

CHAPITRE XXXIX. Suite du Voyage de
l'Elide. Xénophon à Scillonte. 260.
 CHAPITRE XL. Voyage de Messénie. . 281.
 Notes 322.

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE XXXII. Aristippe. 17.
 CHAPITRE XXXIII. 17.
 CHAPITRE XXXIV. 40.
 CHAPITRE XXXV. 87.
 CHAPITRE XXXVI. 101.
 CHAPITRE XXXVII. 148.
 CHAPITRE XXXVIII. 152.

VO.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS
 EN GRECE,

Dans le milieu du 4.^e siècle avant J. C.

CHAPITRE XXXII.

Aristippe.

L Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venoit d'arriver : je ne l'avois jamais vu. Après la mort de Socrate son maître, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante¹ : plusieurs le regardoient comme un novateur en philosophie, et l'accusoient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés ; cependant on en parloit comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école² : je m'y glissai avec la foule ; je le vis en-

¹ Diog. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 79. etc. Vitruv. in præf. lib. 6. p. 102.

² Diogen. Laert. in Æs. chin. lib. 2. §. 62.

suite en particulier , et voici à peu près l'idée qu'il me donna de son système et de sa conduite ¹ :

Jeune encore , la réputation de Socrate m'attira auprès de lui ² , et la beauté de sa doctrine m'y retint : mais comme elle exigeoit des sacrifices dont je n'étois pas capable , je crus que , sans m'écarter de ses principes , je pourrois découvrir , à ma portée , une voie plus commode pour parvenir au terme de mes souhaits.

Il nous disoit souvent , que ne pouvant connoître l'essence et les qualités des choses qui sont hors de nous , il nous arrivoit à tous momens de prendre le bien pour le mal , et le mal pour le bien ³ , Cette réflexion étonnoit ma paresse : placé entre les objets de mes craintes et de mes espérances , je devois choisir , sans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets , qui sont si incertaines , ni aux témoignages de mes sens qui sont si trompeurs.

Je rentrai en moi même , et je fus frappé de cet attrait pour le plaisir , de cette aversion pour la peine , que la nature avoit mis au fond de mon cœur , comme deux signes certains et sensibles qui m'avertissoient de

¹ Menzius in Aristip. p. 516. Diogen. Laert. in Bruck. histor. philos. t. 1. Aristip. lib. 2. §. 65.
² p. 584. Mem. de l'Acad. ³ Xenoph. memor. lib. des bell. lett. t. 26. p. 1. 3. p. 777 ; lib. 4. p. 798.
³ Plut. de curios. t. 2. Plat. in Men. t. 2. p. 88.

ses intentions ¹. En effet , si ces affections sont criminelles , pourquoi me les a-t-elle données ? si elles ne le sont pas , pourquoi ne serviroient-elles pas à régler mes choix ?

Je venois de voir un tableau de Parrhasius , d'entendre un air de Timothée : falloit-il donc savoir en quoi consistent les couleurs et les sons , pour justifier le ravissement que j'avois éprouvé ² ? et n'étois-je pas en droit de conclure que cette musique et cette peinture avoient , du moins pour moi , un mérite réel ?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisoient sur mon ame , à rechercher , comme utiles , ceux qui me procuroient des sensations agréables ³ , à éviter , comme nuisibles , ceux qui produisoient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant et les sensations qui attristent l'ame , et celles qui la transportent hors d'elle-même ; je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux , qui l'agitent sans la fatiguer ; et que pour exprimer les charmes de cet état , je l'appelle volupté ⁴.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur , ces deux espèces d'émotions dont je viens de vous parler , je rapporte

¹ Diogen. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 88. ³ Diogen. Laert. ibid. §. 86.
² Cicer. acad. 2. c. 24. ⁴ Cicer. de fin. lib. 2. c. t. 2. p. 32. 6. t. 2. p. 107.

tout à moi, je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses¹; mais quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes². Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé et de l'avenir³; je vis tout entier dans le présent⁴: quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations⁵, je ne suis ennemi d'aucune; je jouis de leurs avantages, et je respecte leurs lois: quand elles n'existeroient pas ces lois, un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse deses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite⁶.

Je vais vous dire mon secret, et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges: je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux; je mets dans le com-

¹ Diogen. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 95.

² Id. ibid. §. 66. Horat. lib. 1. epist. 17. v. 23.

³ Athen. lib. 12. cap. 11. p. 544.

⁴ Ælian. var. hist. lib. 14. cap. 6.

⁵ Xenoph. memor. lib. 3. p. 736.

⁶ Diogen. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 68.

merce mon esprit et mes lumières, mon empressément et mes complaisances; je ne fais aucun tort à mes semblables; je les respecte quand je le dois; je leur rends des services quand je le puis; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs foiblesses. Ils ne sont point ingrats: mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentimens, noblesse de procédés. J'eus des disciples; j'en exigeai un salaire: l'école de Socrate en fut étonnée¹; et jeta les hauts cris, sans s'apercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour; je lui répondis: Troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres². Il accepta le marché, et bientôt il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré³.

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je, que cette préférence vous attira leur haine? J'ignore, reprit-il, s'ils éprouvoient ce sentiment pénible: pour moi, j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions vio-

¹ Diogen. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 65.

² Id. ibid. lib. 2. §. 77.

Horat. epist. 17. l. 1. v. 20.

³ Diogen. Laert. ibid.

§. 66.

lentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent, qu'à ceux qui en sont les objets ¹. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate ²; et je me vengeai d'un homme qui cherchoit à m'insulter, en lui disant de sang-froid: Je me retire, parce que si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre ³.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des présens du ciel, répondit-il; ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes effroyables; et voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des pertes dont l'amertume empoisonneroit le reste de ses jours? Vous connoîtrez par les deux traits suivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce sentiment.

J'étois dans l'île d'Égine: j'appris que Socrate, mon cher maître, venoit d'être condamné, qu'on le détenoit en prison, que l'exécution seroit différée d'un mois, et qu'il étoit permis à ses disciples de le voir ⁴. Si j'avois pu, sans inconvénient, briser ses fers, j'aurois volé à son secours; mais je ne pouvois rien pour lui, et je restai à Égine. C'est une suite de mes principes: quand le malheur de mes amis est sans remède, je m'é-

¹ Diog. ibid. §. 91.

² Id. ibid. §. 76.

³ Id. ibid. §. 70.

⁴ Plat. in Phædon. t. 1. p. 65. Demetr. de elo- cut. cap. 306.

pargne la peine de les voir souffrir.

Je m'étois lié avec Eschine, disciple comme moi de ce grand homme: je l'aimois à cause de ses vertus, peut-être aussi parce qu'il m'avoit des obligations ¹, peut-être encore parce qu'il se sentoît plus de goût pour moi que pour Platon ². Nous nous brouillâmes. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous unissoit l'un à l'autre? Elle dort, répondis-je; mais il est en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eschine: Nous avons fait une folie, lui dis-je; me croyez-vous assez incorrigible pour être indigne de pardon? Aristippe, répondit-il, vous me surpassez en tout: c'est moi qui avois tort, et c'est vous qui faites les premiers pas ³. Nous nous embrassâmes, et je fus délivré des petits chagrins que me causoit notre refroidissement.

Si je ne me trompe, repris-je, il suit de votre système, qu'il faut admettre des liaisons de convenance, et bannir cette amitié qui nous rend si sensibles aux maux des autres. Bannir! répliqua-t-il en hésitant. Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide: C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi ⁴.

Aristippe savoit qu'on l'avoit perdu dans

¹ Diogen. Laert. in *Æschin.* lib. 2. §. 61. 462. Diogen. Laert. in *Aristip.* lib. 2. §. 82.

² Id. ibid. §. 60.

³ Plut. de irâ, t. 2. p. v. 352. ⁴ Euripid. in *Hippol.*

l'esprit des Athéniens : toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisoit , il me pressoit de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse , lui dis-je , d'avoir flatté un tyran ; ce qui est un crime horrible. Il me dit : Je vous ai expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse : elle étoit pleine de philosophes qui s'érigeoient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtisan , sans déposer celui d'honnête homme ; j'applaudissois aux bonnes qualités du jeune Denys ; je ne louois point ses défauts , je ne les blâmois pas ; je n'en avois pas le droit : je savois seulement qu'il étoit plus aisé de les supporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent , et facile lui inspiroit de la confiance ; des reparties assez heureuses , qui m'échappoient quelquefois , amusoient ses loisirs. Je n'ai point trahi la vérité , quand il m'a consulté sur des questions importantes. Comme je désirois qu'il connût l'étendue de ses devoirs , et qu'il réprimât la violence de son caractère , je disois souvent en sa présence , qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas , comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indomptable.

Lorsqu'il ne s'agissoit pas de son administration , je parlois avec liberté , quelquefois a-

¹ Diogen. Laer t. in Aristip. lib. 2. §. 69.

vec indiscretion. Je le sollicitois un jour pour un de mes amis ; il ne m'écoutoit point. Je tombai à ses genoux : on m'en fit un crime. Je répondis : Est-ce ma faute , si cet homme a les oreilles aux pieds ¹ ?

Pendant que je le pressois inutilement de m'accorder une gratification , il s'avisait d'en proposer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut : Le roi ne risque pas de se ruiner : il donne à ceux qui refusent , et refuse à ceux qui demandent ².

Souvent il nous proposoit des problèmes ; et nous interrompant ensuite , il se hâtoit de les résoudre lui-même. Il me dit une fois : Discutons quelque point de philosophie ; commencez. Fort bien , lui dis-je , pour que vous ayez le plaisir d'achever , et de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué , et à souper il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avois trouvé cette place. Vous vouliez sans doute , répondis-je , qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes ³.

On vous reproche encore , lui dis-je , le goût que vous avez pour les richesses , pour le faste , la bonne chère , les femmes , les parfums , et toutes les espèces de sensualités ⁴.

¹ Diog. Laert. ibid. §. lib. 12. cap. II. pag. 544.
² Suid. in Aristip. Diogen. Laert. ibid. §. 73.

³ Plut. in Dion. t. I. p. 96S.

⁴ Athen. lib. 12. c. II. p. 544.

³ Hegesand. ap. Athen.

Je l'avois apporté en naissant, répondit-il, et j'ai cru qu'en l'exerçant avec retenue, je satisferois à-la-fois la nature et la raison : j'use des agrémens de la vie ; je m'en passe avec facilité : on m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre ¹ ; ailleurs, tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier ².

Denys nous traitoit suivant nos besoins. Il donnoit à Platon des livres ; il me donnoit de l'argent ³, qui ne restoit pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix 50 drachmes *, et je dis à quelqu'un qui s'en formalisoit : N'en auriez-vous pas donné une obole ** ? — Sans doute. — Eh bien, je ne fais pas plus de cas de ces 50 drachmes ⁴.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye : mon esclave, qui en étoit chargé, ne pouvoit pas me suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant et si incommode ⁵.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup : un de mes amis cherchoit à m'en consoler. Rasurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, et je suis

¹ Diogen. Laert. in Aristip. lib. 2. §. 78.

² Id. ibid. §. 67. Plut. de fort. Alex. t. 2. p. 330.

³ Diogen. Laert. ibid. §. 81.

* 45. livres.

** 3. sols.

⁴ Id. ibid. §. 66.

⁵ Diogen. Laert. lib. 2. 2. §. 77. Horat. sat. 3. v. 100.

plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu; il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul ¹.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé : Vient-elle se placer à mes côtés? je lui tends les mains ; secoue-t-elle ses aîles pour prendre son essor? je lui remets ses dons, et la laisse partir ² : c'est une femme volage, dont les caprices m'amüsent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettoient d'avoir une bonne table, de beaux habits et grand nombre d'esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmoient hautement ³ ; je ne leur répondois que par des plaisanteries. Un jour Polyxène, qui croyoit avoir dans son ame le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très-jolies femmes, et les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, et lui proposai de rester avec nous : il accepta, et nous convainquit bientôt que s'il n'aimoit pas la dépense, il aimoit autant la bonne chère

¹ Plut. de anim. tranquill. t. 2. p. 469.

² Horat. l. 3. od. 29. v. 53 et 54.

³ Xenoph. memor. p. 733. Athen. lib. 12. p. 544. Diogen. Laert. lib. 2. §. 69.

re que son corrupteur ¹.
 Enfin, car je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, et me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avoit trop coûté à Paris, pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai que leurs charmes ne valoient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai chez elles, et rentrai paisiblement chez moi ².

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées; on prétendoit que votre philosophie ne coûtait aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvoit s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi! répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale ³, qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs ⁴; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes ⁵; enfin, qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce,

¹ Diogen. Laert. *ibid.* §. 76.

² Athen. lib. 12. cap. 11. p. 544. Diogen. Laert. lib. 2. §. 67.

³ Athen. lib. 12. §.

79.

⁴ Aristot. *metaph.* lib.

3. cap. 2. t. 2. p. 860.

⁵ Theopomp. *ap. Athen.* lib. 11. p. 508.

sans soulever contre lui les magistrats et les citoyens, même les plus corrompus!

Le nom de volupté, que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses; des philosophes, oubliant qu'ils aiment la justice, ont favorisé la prévention, et quelques-uns de mes disciples la justifieront peut-être en se livrant à des excès: mais un excellent principe change-t-il de caractère, parce qu'on en tire de fausses conséquences ¹?

Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets, comme le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre âme; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'aperçoit qu'elles y portent le trouble et le désordre ²: et certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations et aux jouissances.

Antisthène prenoit en même temps que moi les leçons de Socrate: il étoit né triste et sévère; moi, gai et indulgent. Il proscrivit les plaisirs, et n'osa point se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur; je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter; et malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite, comme

¹ Aristot. *apud Cicer.* ² Diogen. Laert. in *A-*
de nat. deor. lib. 3. cap. 31. *ristip.* lib. 5. §. 75.
 t. 2. p. 512.

des esclaves qui devoient me servir , et m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, et voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts : Anthistène se crut heureux , parce qu'il se croyoit sage : je me crois sage , parce que je suis heureux ¹.

On dira peut-être un jour que Socrate et Aristippe , soit dans leur conduite , soit dans leur doctrine, s'écartoient quelquefois des usages ordinaires: mais on ajoutera sans doute, qu'ils rachetoient ces petites libertés par les lumières dont ils ont enrichi la philosophie ².

¹ Batt. Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 26. p. 6.

² Cicer. de offic. lib. 1. c. 41. t. 3. p. 221.

CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Dénys le jeune , roi de Syracuse , et Dion son beau-frère. Voyages de Platon en Sicile.*

Depuis que j'étois en Grèce , j'en avois parcouru les principales villes ; j'avois été témoin des grandes solennités qui rassemblent ses différentes nations. Peu content de ces courses particulières , nous résolûmes , Philotas et moi , de visiter , avec plus d'attention , toutes ses provinces , en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ , nous soupâmes chez Platon : je m'y rendis avec Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu , plusieurs de ses anciens disciples , et Timothée si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon étoit enfermé avec Dion de Syracuse , qui arrivoit du Péloponèse , et qui , forcé d'abandonner sa patrie , avoit , six à sept ans auparavant , fait un assez long séjour à Athènes : ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet et soucieux ; mais il reprit bientôt son air serein , et fit servir.

La décence et la propreté régnoient à sa

* Voyez la Note, à la fin du volume.